



Spectacles curieux d'aujourd'hui et d'autrefois

(Jingu qiguan)

今古奇觀

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR RAINIER LANSELLE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

*Spectacles curieux
d'aujourd'hui
et d'autrefois*

(Jingu qiguan)

今
古
奇
觀

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR RAINIER LANSELLE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1996.

SPECTACLES CURIEUX
D'AUJOURD'HUI
ET D'AUTREFOIS

CHAPITRE PREMIER

LES TROIS FRÈRES INTÈGRES ET FILIAUX,
EN RENONÇANT L'UN POUR L'AUTRE
À LEUR FORTUNE,
ACQUIÈRENT UN NOM ILLUSTRE

Sous les branches de l'arbre aux épines pourpres¹ vint enfin le moment du retour au logis.

Au pavillon de la Fleur-et-du-Calice, l'on a vu plusieurs frères sous un seul édredon :

Quand on sait qu'ils sont faits d'un seul et même souffle,

L'on rougit en chantant « Haricots et leurs tiges », poème aux accents éternels.

Ces vers furent composés dans le dessein d'inspirer à ceux qu'unissent des liens fraternels le désir de vivre en bonne intelligence. Ils font allusion à trois histoires, lecteur, que je m'en vais vous conter ci-après.

« *Sous les branches de l'arbre aux épines pourpres vint enfin le moment du retour au logis* » : ainsi dit le premier vers.

Il y avait autrefois trois frères, d'une famille Tian, que la vie avait toujours tenus réunis. Entre l'épouse de l'aîné, la Grande Belle-Sœur Tian, et celle de son cadet, la Seconde, régnait l'une de ces ententes parfaites dont aucune parole malheureuse ne venait jamais ternir les ravissants aspects. Le cadet des trois frères, à cause de son jeune âge, s'était tenu longtemps dans la dépendance de ses aînés, jusqu'au jour où, devenu homme lui aussi, il se maria, prenant pour épouse une fille à qui fut attribué, tout naturellement, le nom de Troisième Belle-Sœur.

Or cette belle-sœur-là n'était qu'une personne sans sagesse, qui, parce qu'elle avait été bien dotée, ne partageait

qu'avec éloignement les façons patriarcales et la simple table de la famille (table à laquelle, d'ailleurs, elle ne contribuait en aucune façon pour sa part), rêvant à de petits repas dans son particulier, que ses moyens, sinon les convenances, lui eussent permis. Nuit et jour elle obsédait son mari de ses plaintes : « Tous les biens de cette maison, lui disait-elle, sont sous l'empire de tes frères : ils en usent à leur façon ; ce qui en sort, ce qui y entre, tout échappe à ton contrôle ; ils ont les lumières, tu es relégué dans l'ombre ! Quand ils prétendraient dépenser dix fois ce qu'ils dépensent en effet, tu n'aurais pas seulement le moyen de le savoir. Dame ! Jusqu'à aujourd'hui nous avons tout partagé, eux et nous, mais chaque pièce a sa fin : celle-ci a assez duré ! Qu'un accident jette la famille dans l'embarras, et tu n'auras plus qu'à te lamenter d'en être le plus jeune membre — la belle consolation en vérité ! Crois-moi, mon ami, sépare-toi de tes frères sans plus attendre : c'est mon meilleur conseil. Partagez au plus tôt votre héritage en trois parts, et que chacun à l'avenir ne s'occupe plus que de ses propres affaires : voilà le plus sage parti que vous puissiez prendre. Allons, n'ai-je pas raison, dis-moi ? »

Trompé par ces discours séducteurs, Tian le Troisième mit, il faut bien le dire, un peu trop de bonne grâce à leur trouver les accents de la vérité, et c'est ainsi qu'il fut prier quelques membres éloignés de la famille de persuader à ses frères qu'ils devaient effectivement partager leur bien sans différer. L'aîné et le second rejetèrent d'abord cette idée avec force, mais on les pressa, de plusieurs côtés, et avec tant d'instance, d'y souscrire, qu'ils finirent par se ranger à l'avis général ; c'est ainsi que furent constitués trois lots, tous parfaitement équitables, des biens qui constituaient l'héritage de cette famille ; bâtiments, terres, argent, grain, tout y entra.

Une seule chose cependant restait à partager : c'était un grand gainier qui croissait dans la cour principale de la maison, arbre magnifique que plusieurs générations de Tian avaient légué à la présente, et qu'une nature vigoureuse avait doté du plus beau feuillage qui fût jamais. Il fallait bien l'attribuer, puisque l'heure était à la séparation ! Mais lequel des trois frères devait le recueillir ? — Détail navrant, il était sur le point de fleurir. Ainsi l'on différait sans cesse le moment de statuer sur son sort, sans parvenir à se déterminer.

Finalement, Tian l'Aîné, qui était homme de grande équité, proposa ce parti : on l'abattrait, on diviserait son tronc en trois parts, une pour chacun des frères, enfin l'on partagerait également par pesée, tout ce qui en resterait en fait de débris : branches, feuilles et ramures. Ainsi fut-il décidé ; l'on remit l'ouvrage au lendemain.

Or, voici qu'à l'aube de ce jour, Tian l'Aîné appela ses frères pour se rendre avec eux dans la place accomplir la besogne qu'ils s'étaient fixée. Mais quel spectacle alors ne s'offrit pas à leurs yeux étonnés : l'arbre n'était plus que branches mortes et feuilles séchées, il avait perdu tout souffle de vie ! L'Aîné le poussa de la main : il s'abattit dans l'instant, laissant paraître au grand jour les racines et les radicules qui formaient sa base ! La main en arrêt, debout face à ce tronc étendu, ce frère s'abandonna alors à tout l'excès d'une peine dont ses sanglots disaient l'horreur.

« Eh quoi ! lui dirent alors ses cadets, cet arbre n'avait point tant de valeur : faut-il donc, frère, que vous le pleurassiez de la sorte ? »

— Hélas, leur répondit ce frère, ce n'est point tant cet arbre que je pleure ; je pleure sur nous trois ! nous qui, fruits d'une même race, nés d'un même père et d'une même mère, ressemblons à ces branches et ces feuilles émanées du même tronc, qu'une même racine a nourris : rien n'aurait dû jamais nous séparer ! Car les racines engendrent le tronc, le tronc les branches, et les branches le feuillage : et c'est par cette union que l'arbre croît et prospère ! Quand hier nous avons formé le dessein de diviser celui-ci en trois parts, il n'a pu supporter l'idée de se voir vivant démembré, et aura mieux aimé mourir de lui-même que de se résoudre à cet affreux sort. Frères ! séparons-nous, et nous serons bientôt desséchés tout comme lui, pareils à ce tronc privé de vie : en vain appellerons-nous la prospérité de nos vœux, elle nous aura abandonnés pour jamais ! Vous vouliez savoir ce qui causait mon tourment ? je vous l'ai dit. »

À ces mots, Tian le Deuxième et Tian le Troisième se sentirent ébranlés jusqu'aux profondeurs de leur être. Eh quoi ! *Pouvait-on donc être homme et valoir moins qu'un arbre ?* Les trois frères tombèrent alors dans les bras l'un de l'autre et se mirent à pleurer avec des accents où se peignait tout l'excès de leur douleur. Ils résolurent de rejeter à jamais un dessein si pénible à leur cœur, et de préserver

pour toujours cette vie commune à laquelle seule ils pouvaient souscrire.

Alertée par leurs bruyants transports, la troisième épouse parut bientôt dans la grand-cour afin d'apprendre ce qui les causait : elle le devina en les voyant. Mais cependant que ses deux belles-sœurs joignaient leurs clameurs à une joie si générale, seule elle avait dans la bouche des paroles que la haine inspirait, tant sa colère s'aigrissait de la liesse qu'elle apercevait.

Son époux voulut la chasser : ses frères l'en dissuadèrent. Cette femme, alors, dévorée par la honte, prit un autre parti : étant allée s'enfermer dans sa chambre, elle s'y pendit, apportant par son geste la preuve que *les jours sont comptés, à qui fait le mal de son propre mouvement*.

Mais point trop de détails : revenons un instant à Tian l'Aîné, qui n'avait que regrets pour l'arbre desséché.

Quand il retourna auprès de lui, que devint-il en découvrant que, sans que personne y eût seulement touché, il s'était à nouveau redressé, offrant aux regards, avec la majesté qui l'avait toujours signalé, ses branches mortes rendues à la vie, et ses fleurs fanées pleines d'une vigueur nouvelle, et parées même (eût-on dit) d'éclats inconnus jusqu'alors ! Appelant ses frères en toute hâte, il se livra en leur compagnie à toutes les démonstrations d'une joie et d'un étonnement très vifs.

Or, depuis ce jour, et malgré les générations successives, la famille Tian ne s'est jamais plus divisée.

Un poème en témoigne :

*Ces frères réunis, l'arbre aux pourpres épines,
Évoquent des familles les plaisirs et les drames,
L'on ne doit point quitter là où sont ses racines...
Et se défier surtout des paroles d'une femme !*

Que disait le second vers de notre poème ?

*Au pavillon de la Fleur-et-du-Calice, l'on a vu plusieurs frères sous
un seul édredon*

Le « pavillon de la Fleur-et-du-Calice » était un bâtiment qui se dressait autrefois entre les murs de la cité de Chang'an¹, dans la province du Shaanxi. L'ouvrage avait été édifié par l'empereur Xuanzong des Grands Tang, sou-

verain que l'on connaît peut-être mieux sous son nom de Tang Minghuang, ou d'*Auguste l'Éclairé* de la dynastie des Tang¹. À l'origine simple prince de cette maison, il s'était levé, par suite des troubles causés aux affaires de l'État par le clan des Wei, et de l'accaparement du pouvoir par Wu Sansi²; il s'était levé, dis-je, à la tête de ses troupes pour châtier ces criminels, accédant ainsi au trône de l'empire.

Ce monarque avait cinq frères, lesquels avaient, de par sa volonté, reçu rang princier: aussi, les *Cinq Princes*, tel était le vocable général sous lequel on désignait communément à l'époque leur fraternité. L'empereur les aimait fort, sa tendresse pour eux était très grande, et il avait fait construire ce pavillon (dont le nom lui avait été fourni par le poème du « Prunier », dans le *Livre des odes*³) à seul dessein de servir à leur commun usage: aussi le voyait-on souvent les y réunir, partageant avec eux les joies du banquet. Une vaste tenture y avait été installée, qui formait un ciel-de-lit — dit des *Cinq Princes* —, sous lequel étaient placés un grand traversin et une longue couverture, qui servaient à ces six frères à la fois, dans les nuits qu'ils passaient tous ensemble.

Ainsi écrivit-on :

Tambours, flûtes de jade, se sont faits plus rapides, se sont faits plus pressants.

Dans le pavillon Rouge⁴, c'est la fin du banquet, sous le soleil couchant.

*Les dames du palais attendront vainement, chandelier à la main,
L'empereur et ses princes qui malgré qu'elles en aient ne viendront
qu'au matin.*

Le quatrième vers de notre poème disait :

L'on rougit en chantant « Haricots et leurs tiges », poème aux accents éternels.

Cao Pi, fils aîné de Cao Cao, prince de Wei, sous les Han Postérieurs, déposa le dernier souverain de cette dynastie et se proclama empereur. Son jeune frère, Cao Zhi, qui portait le nom public de Zijian, possédait l'esprit le plus brillant de son siècle: aussi Cao Cao, leur père, l'avait-il longtemps préféré à son aîné, essayant même en plusieurs occasions, mais toujours sans succès, d'en faire son héritier⁵.

Cao Pi avait conservé une grande rancœur à l'égard de ce frère qui avait pensé le supplanter. Il cherchait depuis longtemps à le faire mourir, n'attendant pour cela qu'un prétexte. L'ayant fait une fois venir auprès de lui : « Notre père vantait beaucoup vos talents de poète, lui dit-il, or je n'ai jamais eu l'occasion de les éprouver par moi-même. Je voudrais aussi que vous composiez sous mes yeux quelque chose dans le temps qu'il vous faudra pour effectuer sept pas : si vous n'y parvenez pas, vous payerez pour votre crime — un crime de forfanterie ! »

Or il ne fallut pas ces sept pas-là à Zijian pour composer sur-le-champ le poème que voici, et dont les termes, quelque voilés qu'ils fussent, cachaient mal l'intention qu'il y avait placée, de flétrir la conduite du monarque son frère :

*Pour cuire les haricots, on en brûle la tige ;
Au fond de la marmite le haricot gémit.
De la même racine ils prirent pourtant vie :
Pourquoi sont-ils si vifs, les tourments qu'ils s'infligent ?*

Ainsi disait ce poème.

Cao Pi, en le voyant, fut si touché qu'il fut pris de sanglots. Il oublia dans l'instant son ressentiment, mais un auteur tardif commenta ces événements en ces termes sévères :

*Avoir un favori est cause de soupçon,
Qu'un poème en sept pas sut résoudre à bon compte.
Mais cette haine-là restera, pour leur honte :
Sous les Six dynasties, les frères s'entretueront !*

« Mais dis-nous, conteur, pourquoi nous as-tu rapporté ces faits-là ?

— Pour cette bonne raison que j'ai ci-après, sous le titre :

LES TROIS FRÈRES INTÈGRES ET FILIAUX,
EN RENONÇANT L'UN POUR L'AUTRE À LEUR FORTUNE,
ACQUIÈRENT UN NOM ILLUSTRE,

que j'ai ci-après, dis-je, un certain conte, et que ce conte, messieurs, est celui que vous allez entendre.

« Vous n'y trouverez à la vérité ni cette jalousie procédurière pour laquelle Cao Pi avait montré tant de penchant, ni même le bel esprit qui faisait l'orgueil de Zijian ; mais *les trois Tian de dessous l'arbre aux épines pourpres* ; mais *les princes du pavillon de la Fleur-et-du-Calice* : ceux-là ne l'auraient point désavoué. — Mieux : ceux d'entre vous qui, malgré les liens de sang qui les rattachent à des frères, se seront éloignés d'eux, ne l'entendront pas sans se sentir aussitôt portés à en imiter les beaux traits !

« Mais il faut d'abord m'écouter, moi qui vous parle. Car en vérité :

*Pour tout savoir de ce bas monde
Lisons les livres des Anciens. »*

*

L'histoire se situe sous le règne de Guangwu des Han orientaux¹. Dans ce temps-là l'empire connaissait la paix, la multitude se livrait dans la joie à son industrie, et cependant qu'à la cour *le phénix chantait, perché sur les branches du sterculier, personne, dans les campagnes, n'entendait le soupir plaintif du poulain perdu dans la vallée*².

Sous cette dynastie, le moyen par lequel l'État faisait venir à lui ceux qu'il destinait à le servir, différait du nôtre : au lieu de ces examens que nous connaissons, qui sont fondés sur la recension de certains savoirs³, l'on plaçait toute sa confiance alors dans les recommandations des gouverneurs de régions⁴. Et bien que de certaines épreuves, comme celles intitulées *Vaste savoir et éloquence poétique*, ou *Sagesse et droiture*, eussent été instituées, c'était cette voie des distinctions sur recommandation à laquelle le prince avait donné le nom de *Piété filiale et probité* qui avait, et de loin, la préséance sur ces dernières⁵. — La piété filiale regarde les devoirs que l'on doit à ses parents, ou à ses frères aînés lorsqu'on est leur cadet ; la probité réunit tout ce qui touche à l'intégrité personnelle et à la pureté des mœurs ; et tandis que la première induit à la loyauté envers le prince, la seconde a rapport au désir spontané du bon et du bienfaisant, désir qui a le peuple pour objet. — Il suffisait donc, dans ce temps-là, dis-je, d'être distingué pour sa piété filiale et la pureté de sa conduite, pour être bientôt cité, et appelé à servir.

Or considérez, en regard, les mœurs établies dans le siècle où nous sommes ! Fort bien si, après avoir subi les épreuves des sous-préfectures et des préfectures secondaires, vous êtes parvenu au grade d'*écolier*¹ : c'est qu'il vous faudra encore obtenir, pour ainsi parler, des milliers de lettres pour votre recommandation. Et quand vous serez reçu au grade de licencié (ce grade auquel s'attachent, au reste, les noms de *piété filiale* et d'*intégrité personnelle*), combien d'appuis vous seront encore nécessaires pour faire carrière — de ces appuis que la naissance seule procure à ceux qui veulent accéder aux emplois ! Que celui qui en est dépourvu ; que celui que sa condition a placé dans l'obscurité ; que l'homme simple, enfin, n'espère point d'obtenir ce que Zeng Shen dans sa piété filiale, ce que Boyi dans sa probité, n'obtiendraient point² : un rang — ce rang qui seul fait la gloire d'un nom et la mémoire d'une lignée.

Mais, c'est qu'au temps des Han, le système par lequel l'État s'attachait ses serviteurs était fort ingénieux : qu'un homme que l'on avait recommandé pour sa probité et sa piété filiale se révélât bel et bien tel qu'on l'avait dit, et il était rapidement, *et sans préjudice des capacités particulières qu'il montrait dans l'exercice de ses fonctions*³, il était rapidement, dis-je, promu à de hautes charges, entraînant dans sa prospérité celui-là même qui l'avait causée en le recommandant : le bon garant en effet avait droit à une inscription et à une récompense. Mais que l'homme fût tout le contraire de ce qu'on avait promis, qu'il montrât du mépris pour les lois, du penchant pour la prévarication, et il était, en cas qu'il eût commis une faute légère, démis de ses fonctions ; dépossédé de ses biens s'il s'était rendu coupable de faute grave. Quant à celui qui avait répondu de sa conduite, il était puni à sa suite. Ainsi celui qui donnait sa recommandation et celui qui la recevait partageant toujours, dans les prospérités comme dans la disgrâce, le même destin, un frein puissant était-il mis, grâce à ces heureux principes, aux abus qui pouvaient provenir du mauvais usage d'une charge : par là même, ils donnaient de l'essor au bien public et des mœurs à l'État.

Mais changeons de propos.

Parlons plutôt d'un certain Xu Wu, qui possédait le nom personnel de Zhangwen, et vivait dans la sous-préfecture de Yangxian, dans la commanderie de Kuaiji⁴.

De ses parents, morts aux alentours de ses quinze ans, Xu Wu avait hérité quelques terres avec leurs gens, dont la perte de ses soutiens naturels ne lui permettait pas toutefois d'espérer augmenter le modeste revenu.

Il avait deux frères, Xu Yan, âgé de neuf ans, et Xu Pu, âgé de sept, qui, dans leur jeunesse et l'ignorance qui l'accompagne, ne sachant plus à quoi employer des journées que leurs père et mère n'occupaient plus, les consacraient à poursuivre leur frère de leurs pleurs. Xu Wu, lui, passait les siennes aux labours, où il gouvernait ses gens, et ses nuits à étudier à la lueur de la lampe.

Lorsqu'il allait aux champs il emmenait souvent avec lui ses deux frères, qu'il installait sur leurs bords, afin qu'à défaut de pouvoir encore manier les instruments de l'agriculture, ils apprissent à en reconnaître les opérations par l'exercice du regard. Le soir, à l'heure de l'étude, il les assoyait près de lui à sa table, et leur apprenait les éléments, leur donnant sur chaque phrase des livres, avec une patience de chaque instant, tous les éclaircissements nécessaires à leur intelligence. Il leur enseignait ainsi les vertus qui s'attachent à l'amour des rites et de la modestie, les conduisant pas à pas sur la voie qu'il faut suivre pour devenir un homme digne de ce nom. Quand par aventure ses frères se montraient rebelles à ses enseignements, il se jetait à genoux devant l'autel des ancêtres en s'adressant à lui-même les reproches les plus vifs, s'accusant de ne savoir correctement amender leur conduite, et implorant ses parents de manifester leur effcience par-delà la mort, afin que depuis le lieu où ils étaient ils éclairassent leur jeune intelligence. Après quoi il se mettait à sangloter, ne se relevant que lorsque ses frères avaient joint leurs pleurs aux siens et lui avaient demandé pardon pour leurs fautes. Quand cette scène avait assez duré, il n'y ajoutait jamais rien qui pût en aigrir les transports : les paroles vengeresses n'avaient point de place dans sa bouche, les mouvements de mépris ne servaient jamais à guider ses façons.

Je vous dirai enfin que les frères partageaient la même chambre à coucher, qui ne comportait qu'un lit, lequel servait à tous trois à la fois.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, et bientôt les deux jeunes gens furent grands. Le domaine familial avait peu à peu prospéré, et plusieurs personnes conseillèrent à Xu

Wu de prendre une épouse. Mais il leur répondait chaque fois : « Si je me marie, il me faudra me séparer de mes frères : or comment pourrais-je oublier, en m'imposant de nouveaux liens, qui ne valent que s'ils sont exercés dans toute l'étendue des devoirs qu'ils supposent, comment pourrais-je oublier ceux qui me rattachent à des frères dont la présence m'est aussi nécessaire que des bras et des jambes le sont à un même corps ? Non, messieurs, je ne saurais me résoudre pour le moment à suivre vos conseils. »

Et c'est ainsi que les trois frères continuèrent de labourer ensemble pendant le jour, d'étudier quand le soir s'en venait, et d'employer partout les mêmes meubles, dans leurs repas comme dans leur sommeil.

Dans les campagnes environnantes, la réputation de Xu Wu se répandit, et l'on accola même à son nom une flatteuse épithète, celle de *Fils pieux et frère aimant*. Une petite ritournelle qui se chantait dans ce temps-là disait :

*Regardez à Yangxian, ces aînés, ces cadets du clan Xu :
Ils passent le jour au labour et leurs nuits à l'étude.
Comme celui-là a bien réussi à instruire ses deux frères !
Il n'est point leur aîné, mais leur père et leur mère !*

La réputation de Xu Wu finit par monter jusqu'aux gouverneurs de la région et de la commanderie¹, qui présentèrent un mémoire à la cour pour l'y recommander. La cour lui conféra aussitôt une charge de gentilhomme consultant². Son décret rendu, il fut transmis à la commanderie de Kuaiji, qui le fit connaître au sous-préfet³ de Yangxian, lequel ordonna enfin à Xu Wu de se mettre en route sans tarder.

Il comprit qu'il ne lui serait pas possible de se soustraire à un ordre de son prince. En partant, il fit ses recommandations à ses frères : « Labourez de vos bras, leur dit-il, et étudiez avec ardeur comme si j'étais toujours auprès de vous. Ne cédez point à la paresse, ne négligez vos travaux sous aucun prétexte, car ce serait vous rendre coupables de désobéissance envers nos parents qui nous ont prescrit de grands devoirs en mourant. » Puis s'adressant à ses gens : « Quant à vous, leur dit-il, que les scrupules vous animent à tout moment, que votre sort soit la source de votre bonheur, et que les paroles de vos maîtres soient



pour vous des décrets imprescriptibles. Tôt levés et tard couchés, que chacun de vous apporte à la prospérité commune la part de labeur qu'il lui doit. »

Ayant ainsi parlé, il réunit ses hardes et se mit en route pour Chang'an, n'emportant avec lui qu'un seul serviteur, et louant à ses propres frais une voiture et des porteurs, négligeant par là même d'employer les chars officiels qu'il eût été pourtant en droit de prendre en raison même de son rang¹.

C'est ainsi qu'il fut bientôt rendu à la capitale, et qu'il parut auprès de son prince, dont il reçut ses fonctions.

Or on avait tant parlé à la cour de ce *Xu Wu, fils pieux et frère aimant*, que la nouvelle de son arrivée y fit affluer de tous côtés les visiteurs, des visiteurs désireux de présenter leurs hommages à un homme si digne de les recevoir, et goûtant par avance le plaisir de son entretien. Parce qu'à l'époque on avait la plus grande considération pour ceux qui servaient le prince, la réputation de Xu Wu s'étendit bientôt dans tous les orientes. Les grands de l'empire, les ministres les plus renommés, apprenant qu'il n'était pas marié, furent nombreux à désirer de lui donner une fille. — Mais voyez quelles étaient, sur ce sujet, ses pensées dans ce moment : « Moi et mes frères, se disait-il, nous sommes déjà dans l'âge de la vigueur, et cependant nous n'avons point encore pris d'épouse. Pour moi, mes devoirs d'aîné m'interdisent de me marier le premier : car ne sommes-nous pas, mes frères et moi, les fruits d'une maison vouée aux labours comme elle l'est à l'étude ? Et est-ce que le même hasard qui m'a fait profiter des faveurs imméritées de la cour m'obligerait de surcroît à sceller une alliance avec les grands de l'empire ? Devrais-je m'attacher une épouse que sa naissance porterait nécessairement quelque jour à mépriser les miens ? Non ! parti trop périlleux ! Il ne gâterait pas seulement l'austère simplicité de nos mœurs : il rendrait impossible la concorde entre la femme qu'il m'aurait fallu prendre à mon corps défendant, et celles que mes frères auraient choisies sous de plus humbles toits ! Car c'est une vérité qui n'est que trop constante, que la discorde qui sépare des frères naît le plus souvent des entreprises des femmes : leurs excès sont à craindre, redoutons-les ! »

Ainsi pensait-il dans le secret de son cœur, mais bien différent était le discours qu'il tenait en public : aussi,

CHAPITRE XXXI

Notice

1930

Notes

1938

CHAPITRE XXXII

Notice

1940

Notes

1945

CHAPITRE XXXIII

Notice

1949

Notes

1952

CHAPITRE XXXIV

Notice

1956

Notes

1960

CHAPITRE XXXV

Notice

1968

Notes

1974

CHAPITRE XXXVI

Notice

1978

Notes

1985

CHAPITRE XXXVII

Notice

1988

Notes

1992

CHAPITRE XXXVIII

Notice

1995

Notes

1996

CHAPITRE XXXIX

Notice

2000

Notes

2004

CHAPITRE XL

Notice

2008

Notes

2012

Répertoire

2017

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

JINGU QIGUAN

Contes chinois des Ming

Introduction

*Tableau
des principales périodes historiques
et des dynasties*

Note sur la présente édition

Bibliographie

Notices, notes

Répertoire